LE PONT INTERCULTUREL DE LA TRADUCTION. CROQUIS ALBANAIS

Mirela KUMBARO FURXHI
Université de Tirana, Albanie
mirelakumbaro@yahoo.com

Abstract: My proposition is an invitation to be fascinated by the charm of such an emancipating activity, because translation is an excellent illustration of how tangible the transferring of inter-cultural values becomes. It is where the worlds meet so smoothly and peacefully, taking no notice whether the meeting point happens to be on the literary highways of the West, or on a traditional bridge somewhere in the Ballkans. There are still no measurable results, or exact conclusions on translations as regards the importation and assimilation of cultural features. However, beyond any doubt, it has been proved by now that, due to a non-violent negotiation, this transfer of values may modify (or interfere with) the receiving civilisation. As such, the notion of translation, better to say the notion of cultural translation, gains a specific importance, going beyond the pure linguistics perspectives, thus developing into a cultural and political phenomenon. Myths, Kadare, Kundera and their translations are the examples illustrating these ideas.

Keywords: inter-cultural transfer, translation, assimilation, myth, cultural phenomenon**.**

Depuis que l'homme traduit, il n'a cessé d'émettre des réflexions sur la manière de traduire. Pour tous les praticiens du métier cela souvent se traduit en liberté et obligation, en lettre et esprit, en sentiment et devoir, en amour et dévotion, en déchirements et remords, en corps et âme, voire en tentations et trahisons, … en traduisible et intraduisible.

Je vous propose de savourer le charme de cette activité émancipatrice parce que la traduction est un excellent exemple où le transfert des valeurs interculturelles se réalise de la façon la plus tangible. Elle est le terrain où les Mondes se croisent parfaitement que ce soit sur les autoroutes littéraires de l'Occident ou sur les ponts traditionnels des Balkans.

Antoine Berman qui, en quelque sorte, s'est chargé de la tâche principale de rendre à la traduction toute la dignité et la profondeur de la

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

critique littéraire, déclare les pouvoirs de la traduction comme champ d'intervention culturelle et comme champ de pensée.

> Car la traduction n'est pas une simple médiation : c'est un processus où se joue tout notre rapport avec l'Autre[1].

Le traducteur, selon Berman, « a tous les droits dès lors qu'il joue franc jeu »[2]. « Les discussions sur le littéralisme ou la liberté » *ne sont* « tempêtes qu'au bassin des enfants », conclut-il en citant Foucault[3]. Dans ce sens Berman, nous semble-t-il, exprime sa confiance dans la subjectivité du traducteur, laquelle doit s'appuyer malgré tout sur une mise en question permanente et une conscience historique. Autrement dit fidélité à l'esprit critique.

Suivant la même logique de *l'Epreuve de l'étranger*, Paul Ricoeur parle d'un vœu de fidélité et d'un soupçon de trahison qui sanctionnent la problématique sans pareille de la traduction. Selon Ricoeur, le traducteur doit « servir les deux maîtres : l'auteur et le lecteur », ou autrement dit,

> l'étranger dans son œuvre, le lecteur dans son désir d'appropriation … C'est dans cette inconfortable situation de médiateur que réside l'épreuve en question[4],

écrit-il en se référant encore à Berman.

Umberto Eco, dans son merveilleux livre *Dire quasi la stessa cosa*, s'il ne cite pas le fameux *traduttore- traditore* il nous apprend que la fidélité dans la traduction n'est pas la reprise du mot à mot mais du monde à monde. Les mots ouvrent des mondes et le traducteur doit ouvrir le même monde que celui que l'auteur a ouvert, fut-ce avec des mots différents. Les traducteurs ne sont pas des peseurs de mots, mais des peseurs d'âme et dans cette histoire de passage d'un monde à l'autre tout est affaire de négociation ... Voilà, le mot est lâché : tout bon traducteur est celui qui sait bien négocier avec les exigences du monde de départ pour déboucher sur un monde d'arrivée tout en restant le plus fidèle possible non pas à la lettre mais à l'esprit.

Lors de ces négociations il y a un certain sauvetage et un certain consentement à la perte.

---

[1] BERMAN, A., *L'Epreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 287.
[2] *Idem*, p. 93.
[3] *Idem,* p. 94.
[4] RICŒUR, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 9.

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

> En avouant et en assumant l'irréductibilité de la paire du propre et de l'étranger, nous rassure Ricœur, le traducteur trouve sa récompense dans la reconnaissance du statut indépassable de dialogicité de l'acte de traduire comme l'horizon raisonnable du désir de traduire. Pas de gain sans perte[5] .

Sans dramatiser on se retrouve définitivement au milieu. Entre le Même et l'Autre. Pour les amener l'un vers l'autre sans prétendre les rendre semblables.

Reconnaître l'autre, c'est commencer à le respecter. Respecter, c'est tolérer. Tolérer c'est vivre avec. Vivre avec c'est un élément de culture. Reconnaître qu'on a une culture, c'est reconnaître celle de l'autre, celles des autres, parce qu'il n'y a pas de culture universelle, mais une pluralité de cultures qui se reconnaissent mutuellement dans la tolérance, ou s'excluent l'une l'autre par la violence.

Par ailleurs, la reconnaissance et l'assimilation de ce qui est étranger pose un problème particulier qui s'aggrave en fonction de la distance temporelle ou spatiale. Tout comme il est évident que le transfert du local vers l'étranger, ou vice versa, n'est jamais un processus neutre. Bien au contraire, le transfert modifie son objet. Ce qui fait qu'il y a toujours à la fois une perte et un gain, comme on l'a dit précédemment, et par la suite l'objet ne sera pas le même dans la civilisation d'arrivée dont il élargit l'horizon culturel.

On est loin d'avoir des résultats mesurables et d'avoir tiré toutes les conclusions en matière de traduction sur le plan d'importation et d'assimilation des traits culturels. Cependant il a été certainement prouvé que c'est par la négociation non violente que le transfert peut modifier la civilisation d'accueil. C'est dans ce contexte que la notion de traduction, ou plus exactement de traduction culturelle, prend toute son importance, fait sens, en transcendant la perspective purement linguistique pour devenir un phénomène culturel et politique.

Ceci dit, je suis toujours attirée par la traduction parce que, personnellement, j'y trouve une excellente opportunité où la passion de rejoindre l'Autre et la raison de la réalisation du Même prennent vie. Par ailleurs, nous vivons dans la profusion des langues, des idées et des cultures. La nécessité de la traduction est de nos jours d'une aveuglante évidence, à la mesure d'un monde qui ne cesse de rétrécir. Pour illustrer ce propos je voudrais prendre un exemple des plus complexes – celui de l'Union Européenne. Son élargissement au-delà des frontières dites « occidentales » est un fait indéniable. Mais quel que soit l'avenir de la

[5] RICŒUR, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p.19.

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

construction européenne, une question se pose aujourd'hui et se posera encore pour de nombreuses générations : comment gérer la multiplicité des langues qui se comptent par dizaines ? Amin Maalouf, dans son livre *Identités meurtrières* répond :

> Dans bien d'autres domaines, on unifie, on aligne, on normalise à tour de bras ; dans celui-là, on demeure circonspect. Il pourrait bien y avoir demain, en plus de la monnaie unique et d'une législation unifiée, une même armée, une même police et un même gouvernement ; mais qu'on tente d'escamoter la plus lilliputienne des langues, et l'on déchaînera les réactions les plus passionnelles, les plus incontrôlables. Pour éviter les drames, on préfère traduire, traduire, traduire, quel qu'en soit le coût…[6]

La traduction constitue donc une des conditions (indispensable mais insuffisante) pour aller au-delà des discours identitaires et idéologiques, en permettant la confrontation des réalités culturelles différentes mais aussi en touchant à des questions de productions culturelles et intellectuelles, d'échanges internationaux - questions qui actuellement sont d'habitude considérées sous l'optique de la « globalisation ».

La traversée des frontières géographiques, entre les disciplines et les discours constitués, n'est possible que si celui où celle qui voyage parvient à déplacer ses propres frontières intérieures : « je me voyage » disait Julia Kristeva lors de la cérémonie du Prix Holberg.

> A cette condition seulement les idées succèdent aux chagrins, et renaître n'est jamais au-dessus de nos forces.

Venant d'un pays longuement et extrêmement isolé et en connaissance de cause, je sais de quoi je vous parle.

L'Albanie est mon pays, pays balkanique, comme les autres pays balkanique, pays ex-communiste également, comme beaucoup d'autres pays ex-communistes, mais où la dictature a été plus longue et plus difficile que nulle part ailleurs.

Avec un peu de recul, nous pouvons observer que le système avait créé un espace de relative liberté étroitement surveillée, une liberté maîtrisée par le pouvoir. S'il y a eu des espaces de survie intellectuelle sous la dictature, c'est aussi parce que, d'une façon ou d'une autre, les intellectuels s'étaient adaptés aux conditions de la dictature, car la

[6] MAALOUF, Amin, *Les Identités Meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

littérature est un puissant moyen de propagande pour le régime totalitaire.

Dans son entretien dans le quotidien italien *La Reppublica*, à l'occasion de la publication de son livre *L'aigle* en Italie, Kadaré dit : « Il est beaucoup plus difficile d'écrire librement que de faire quelque déclaration pour obtenir le certificat de la dissidence ».[7]

Sous la dictature, la littérature devait donc se conformer à un code précis auquel le lecteur s'attendait. Cette « compétence architextuelle » ou générique (selon les termes de Gérard Genette), qui est la connaissance des conventions et des stéréotypes, ne pouvait échapper à personne tant l'école et les discours officiels les ressassaient. Pour un écrivain, ne pas s'y soumettre équivalait à émettre, en soi, un message contestataire. D'où l'épanouissement du double langage qui était inhérent à la culture communiste et « lire entre les lignes » était une pratique qui ne saurait déboucher sur une véritable ouverture, car la lecture « interlinéaire » est en fait un privilège réservé à une minorité. Le double langage sous-entend naturellement une double lecture laquelle met en jeu un savoir et des intuitions très liés à une période historique donnée, concrètement celle de la dictature d'Hoxha, l'ex-dictateur de l'Albanie.

La lecture que nous avons faite des œuvres de Kadaré en est la preuve. Il est le seul d'ailleurs qui, grâce à son talent exceptionnel et par des biais suffisamment subtils, a réussi à échapper aux rudes injonctions du réalisme socialiste et à la phraséologie idéologique d'usage sous le régime communiste. Dans le même entretien que j'ai cité précédemment, Kadaré dit :

> Entre la dictature et la littérature un combat féroce se livre toujours et ce n'est pas obligatoirement la deuxième qui est la victime. La littérature sait être cruelle, sait infliger des blessures profondes et enfin elle est même capable de gagner.

Et pourtant, transgresser les limites, s'attaquer ouvertement au système, conduisait au silence, à l'exclusion, à la dissidence dans d'autres pays ex-communiste, mais en Albanie cela conduisait simplement à la mort.

Malgré et contre tout, Kadaré, l'exemple vivant du grand écrivain est bien là pour le plaisir de tous les lecteurs et pour la fierté des Albanais. Lors de la cérémonie du prix ManBooker International 2005

[7] KADARE, I., *La Reppublica*, le 7 mai 2007, Rome.

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

Kadaré, parlant du transfert de son œuvre vers les autres mondes, dit aussi :

> Un jour, traversant la nuit de la dictature, ce pain de prison a abouti par hasard jusqu'entre vos mains. Dans vos cités libres – à Paris, Londres, New York, Madrid, Vienne, Rome … – vous avez pris entre vos mains ce pain de prison et l'avez considéré avec curiosité. Puis vous y avez goûté, vous l'avez apprécié, vous avez estimé que ce pain était aussi mangeable pour vous, hommes libres du monde libre.

A l'étranger, c'est surtout en France que l'auteur a remporté le plus vif succès. Et ceci également grâce à un grand traducteur albanais, M. Vrioni, un des derniers de la race des seigneurs. Nous croyons fortement que ce traducteur était ce grand lecteur de mérite, capable de réaliser et d'interpréter cette double lecture pour la rendre accessible en français, dans sa langue de jeunesse et de formation et à la France qu'il connaissait très bien pour y avoir passé les plus belles années de sa vie. Mais aussi parce qu'il partageait le même code culturel que son auteur. Il était un Albanais de souche, cultivé et érudit, connaissant bien l'histoire du pays, la culture balkanique. En outre, il connaissait de l'intérieur cette grande prison qu'était l'Albanie enfermée à l'époque, et pour cause, il avait passé douze années de sa vie dans le goulag albanais.

Dans son livre de mémoires M. Vrioni l'exprime en ces termes parlant du roman *Avril Brisé* que nous avons mentionné précédemment :

> Devant ce texte, je ne pouvais réagir exactement comme un lecteur étranger. Mon approche était différente, plus directe, avec des évocations, des associations d'idées que ce lecteur ne pouvait pas avoir. Le roman est très riche, particulièrement pour un Albanais de formation occidentale, qui pouvait faire la part des choses et joindre les deux aspects – celui qui est purement lié au terroir et ce que le roman comporte d'universel, et qui est déployé de façon majestueuse[8].

Nous pensons que l'œuvre de Kadaré a connu une réelle chance d'avoir trouvé parmi ses lecteurs son vrai traducteur qui nous a laissé aujourd'hui ses traces indélébiles dans la version française des textes du grand écrivain albanais. Un grand traducteur qui pendant dix ans est resté anonyme pour le public français, malgré les critiques très positives à son égard dans les milieux littéraires parisiens. « Une traduction exceptionnellement réussie » dirait Alain Bosquet.

[8] VRIONI, J., *Mondes effacés*, Paris, JC Lattès, p. 269.

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

Dans ces temps de guerre froide, où l'Albanie se terrait au fond des Balkans sans faire parler d'elle, il est resté dans l'anonymat par décision de la dictature. On se demanda à Paris, comment il se faisait qu'un livre parvenait traduit par un étranger et non par un Français ! Le traducteur, en toute modestie, raconte un peu de son travail de dément :

> Je ne connaissais guère jusqu'alors Ismail Kadaré. … Je me proposais donc de lire son livre, le *Général de l'Armée Morte* … Mes comparaisons allaient plutôt vers Faulkner, Buzzati, ou Kafka. J'ai pu constater par la suite que d'autres traducteurs, comme moi, se plongent dans l'atmosphère, dans le style du livre qu'ils vont transmettre dans une autre langue et puisent pour cela dans auteurs qui lui sont proches. Moi-même ne le faisais pas pour écrire dans le style de Buzzati ou de Kafka, mais je me disais que l'on peut trouver dans certaines œuvres des éléments utiles pour en traduire ou pour écrire d'autres. Dostoievski n'avait-il pas demandé un jour à sa sœur de lui envoyer tel livre, parce qu'il ne pouvait continuer celui qu'il écrivait sans consulter celui-là ? De mon côté, je ne pouvais trouver ni Faulkner, ni Buzzati, ni Kafka dans les librairies albanaises. (C'étaient des auteurs interdits par le régime.) J'avais cependant lu *Le Procès*, *Le Château et le Désert des Tartares* dont je gardais un souvenir vivace … Je me remis avec fièvre à la traduction en français, que je recopiai trois fois en y apportant des corrections … jusqu'au dernier moment… C'était pour moi une victoire, dit le traducteur, car Dieu sait combien j'avais pu retravailler sur épreuves ![9].

Ce sont surtout les traductions en français de Kadaré qui ont servi de base pour les traductions vers les autres langues de cet auteur, en réalisant un transfert triangulaire très efficace.

Toutes ces traductions ont rendu les mythes, les contes, les légendes et les pensées magiques qui abondent dans l'œuvre de Kadaré. Kadaré lui-même explique cette présence mythologique après coup en disant :

> L'Albanie se défaisait sous nos yeux. Telle une icône vermoulue, elle vieillissait jour après jour, se défigurait, s'étiolait. S'il me restait encore quelque bonne raison d'être écrivain ... la seule, la première et la dernière raison était celle-là : essayer de restaurer l'icône. Pour que les générations à venir, quand elles gratteraient le vernis de cette époque sans merci, redécouvrent l'image intacte[10].

[9] VRIONI, J., *Mondes effacés*, Paris, JC Lattès, p. 269.

[10] *Le Poids de la Croix*, Flammarion, 1991, p. 401.

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

Par l'évocation des légendes, Kadaré contribue également à préserver la culture traditionnelle dont le Pouvoir souhaitait la disparition, et associe, ce qui lui tient à coeur, les chants de son pays à la mythologie grecque.

Les légendes ne sont pas, dans son œuvre, un simple thème folklorique. Elles ont un véritable caractère emblématique du système politique que forgea le dictateur albanais Enver Hoxha. Le pays devint un laboratoire qui permit aux dirigeants de se livrer à des expériences sociales destinées à produire *l'Homme Nouveau*. Par nombre d'indices, le lecteur est invité à une double lecture.

Evidemment ce n'est pas une analyse littéraire que je voudrais faire ici, mais tout simplement rappeler le travail d'interprétation intertextuelle que le traducteur est amené a faire avec sa conscience et dans son subconscient lorsqu'il décide d'assumer la responsabilité historique, oui ! historique, de traduire de tels écrivains, pour les ramener d'un monde vers un autre, des Balkans vers l'Occident.

Un exemple de l'univers kadaréen : La ballade de la *bessa*, c'est la légende considérée comme plus ancienne et fondatrice de la parole donnée, si importante en Albanie. Il s'agit, évidemment de l'histoire de *Constantin et Doruntine* : Elle raconte l'histoire d'un fils qui avait promis à sa mère de ramener « à tout prix », sa sœur mariée au loin, lorsqu'elle éprouverait le désir de la revoir. Il mourut à la guerre mais sortit du tombeau pour respecter sa parole. Ce thème revient tout au long de l'œuvre de Kadaré. Elle constitue déjà une institution, un mécanisme légal, avec ses règles, ses articles et ses interprétations.

Kadaré en fait un monument, au point où le traducteur préfère garder le mot albanais que l'auteur défend avec fanatisme, contre vents et marées, sans laisser d'autres solutions de traduction. On la retrouve dans la légende de l'Emmurement, où les deux frères aînés violèrent la *bessa* en révélant le pacte à leurs femmes.

> Dans la version slave de la ballade, dit Kadaré dans *Le pont aux trois arches*, précisément aux mots « ils violèrent la bessa » correspondent les mots « vjeru pogazio », autrement dit, « ils ont violé la religion, la « croyance », ce qui dans le contexte, n'a aucun sens et est dû à une traduction erronée du mot albanais « bessa » par les mots « croyance », « religion »[11].

Dans l'original albanais l'auteur n'a pas besoin d'expliquer la confusion car en albanais le mot « croyance » se dit par le mot BESIM,

[11] *Le Poids de la Croix*, Flammarion, 1991, p. 401.

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

d'où la confusion littérairement supposée par Kadaré, avec le mot BESA (la parole donnée), chose que le traducteur ne pourrait pas expliciter en français, car il s'ingérerait trop dans le texte. Ce qui reste pour le lecteur francophone c'est que selon Kadaré dans la version slave de la légende il y a une erreur ! J'imagine le traducteur qui devrait traduire ce roman de Kadaré vers la langue slave … ! Bonjour les malentendus balkaniques!

Ici le contexte linguistique se mêle au contexte interculturel, ou plutôt, interbalkanique. Mais ce qui ne ressort pas du paragraphe, découle tout naturellement de la totalité du roman, de l'esprit et de l'âme de l'œuvre. C'est ici que consiste la notion de la négociation dans la traduction : si on perd quelque chose dans un paragraphe on le récupère dans l'oeuvre.

De toutes façons, nous sommes persuadés qu'au-delà des langues, au-delà des simples contextes, la vraie traduction exige un travail en profondeur dans l'histoire, dans le subconscient collectif et dans l'imaginaire individuel même. C'est là la tâche du traducteur. C'est à lui de partager à tour de rôle non seulement les codes culturels de l'auteur et ensuite du lecteur de la traduction, mais aussi et dans le meilleurs des modes possible, de partager leur imaginaires. Voilà ce que dit le traducteur Vrioni dans ses mémoires lorsqu'il évoque la traduction du roman de Kadaré *Le Pont aux trois arches* :

> En traduisant ce roman, je fus conduit à faire le rapprochement entre les bacs de Kadaré et ceux sur lesquels j'avais vogué avec mes parents dans mon enfance. Mon travail s'accompagnait de visions anciennes. Je voyais ce fleuve, cette grève, tout cela à ma façon, et le texte s'agrégeait en quelque sorte à mes souvenirs. Des réminiscences ne pouvaient manquer d'intervenir dans ces images ... et qui sait si cette interférence entre mes souvenirs et les descriptions n'a pas influé tant soit peu sur le texte français?[12]

En passant d'un univers de lecteurs à d'autres, la perception n'est naturellement pas la même. Si la lecture au second degré n'échappe généralement pas au grand public, c'est le plus souvent l'exotisme ainsi que l'évocation des traditions et des contes balkaniques qui séduisent le plus le public occidental. Par ailleurs, avec le changement du contexte historique, après la chute du régime dictatorial, le besoin de la double lecture se perd aussi en Albanie où la jeunesse semble ne plus comprendre grand-chose à la dictature. Cette perte que nous constatons

[12] Vrioni, J, *Mondes effacés*, Paris, JC Lattès, p. 268.

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

sera compensée, croyons-nous, par la qualité de l'univers kadaréen que nous évoquions plus haut. De nouvelles significations naissent, les valeurs artistiques attirent encore plus notre attention libérée du joug. C'est une découverte pour nous Albanais, c'est un plaisir prolongé pour le lecteur étranger. Tout ceci grâce à l'universalité de l'œuvre de Kadaré et à la traduction – le vrai pont imbattable qui résiste à tous les bombardements.

Le traducteur joue, dans ce sens, un rôle essentiel dans la constitution de la culture de son propre pays, à travers les textes traduits, mais aussi dans l'enrichissement de la culture réceptive. La culture française dispose déjà de toutes les pièces de conviction et de tous les témoins qui montrent à quel point l'apport des cultures étrangères a été important à la France. Travailler sur la traduction des cultures, c'est non seulement se demander ce qu'on traduit, pourquoi on traduit, comment on traduit, c'est aussi s'interroger sur les récits contemporains de l'intraduisible et, par là, mettre en question la thématique de l'incompatible, de la traduction et de la trahison. Bref, traduire, c'est penser la culture comme un rapport entre les cultures.

Et avec tout cela le traducteur revient au centre du débat.

Il doit entrer dans l'Autre, s'introduire non seulement dans son monde – cela relève encore de la raison, de l'univers des images -, mais aussi s'immiscer dans son langage. Plus grave, il lui faut trouver le même parler, mais dans une langue différente, qui n'obéit pas aux mêmes règles et fonctionne sur d'autres signes et un autre code, pour rendre le dit et le non-dit, pour accomplir cet effort d'intertextualité qui relie ses deux « maîtres », pour reprendre cette qualification de Paul Ricœur. Mais en rendant un énorme service à l'auteur, en lui permettant de joindre d'autres rives.

Tous les traducteurs ont connu ce souci de servir les deux maîtres qui peut se transformer en tourment, voire en douleur littéraire. Car la traduction littéraire suppose un autre enfantement. C'est avec de tels réflexes que j'ai traduit le roman de Milan Kundera, *La Plaisanterie*, en albanais. J'y ai retrouvé l'atmosphère du communisme pur et dur que j'ai connue dans ma jeunesse et je ne pouvais pas résister à la forte tentation de traduire cette atmosphère rigide par des équivalences albanaises du même genre qui se sont réveillées en moi, sans point trahir l'auteur qui, sur ce plan, partageait les mêmes références que le lecteur albanais auquel était destinée la traduction. C'est ainsi que l'expression « Honneur au travail » est devenu « Le travail est notre honneur et gloire », « l'autocritique devant le Parti » est devenu « une saine autocritique au sein du Parti », « faire partie des politiques » (dans le sens des condamnés politiques) est devenu « avoir des tâches dans sa

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)

biographie » ou encore « l'ennemi de classe s'était infiltré dans le Parti communiste » etc. juste pour dire que toutes ces formules ont retrouvé vite leur homologues dans le code culturel albanais. C'est, entre autres, grâce à ces retrouvailles négociées que ce premier livre traduit de Kundera a rejoint le public albanais.

Nous croyons que chaque traducteur, à la lumière de ces exemples, choisit un parti pris qui manifeste sa propre lecture du texte et laisse entrevoir sa conviction, sa personnalité propre, bref non seulement sa prétendue objectivité que semblerait recouvrir ce terme de fidélité, mais aussi et inévitablement, son entière subjectivité qui n'apparaît plus comme « infidélité ». Comme une valeur ajoutée, toute traduction reflète les tendances et les goûts de son temps aussi bien que la marque de son traducteur. J'aimerais bien citer ici Jean Giono qui disait : « Je décris le monde tel qu'il est quand j'y suis ». J'ose dire, sans engager personne, que l'on peut traduire un texte tel qu'il est quand le traducteur y est. Chaque traducteur vit dans ce sens une aventure originale, unique, faisant appel à son subconscient, à son inspiration, qui est faite de la mémoire de tout ce qu'il a entendu dire, de tout ce qu'il a vu et connu, et soudain c'est l'illumination. Il y a de la mise en scène dans cette mise en texte. Et de l'amour fou. Croyez-moi !

Bibliographie :

BERMAN, A. (1984) : *L'Epreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique,* Paris, Gallimard.

DERRIDA, J., (1967) : *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil.

ECO, U., (2003) : *Dire quasi la stessa cosa, esperienze di traduzione,* Milano, Bompiani.

KADARE, I. (1991) : *Le Poids de la Croix*, Flammarion.

KADARE, I. (1984) : *Le Pont aux trios arches*, Paris, Flamarion.

KADARE, I. (2007) : *La Reppublica*, Rome.

MAALOUF, A. (1998) : *Les Identités Meurtrières*, Paris, Grasset.

RICŒUR PAUL, P. (2004) : *Sur la traduction*, Paris, Bayard.

VRIONI, J., *Mondes effacés*, Paris, JC Lattès.

BDD-A5086 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:07 UTC)